



Prisonniers de guerre : Les otages de Bakou

Davit Guévorkian(1), volontaire pour aller au front, puis fait prisonnier le 22 octobre, fait le récit de sa captivité. Un témoignage insoutenable.

« Le soir du 27 septembre, je suis allé au commissariat militaire et je me suis porté volontaire pour aller au front, explique Davit Guévorkian (le nom a été modifié). J'y ai rencontré deux de mes amis qui avaient servi dans l'armée et ils se sont également portés volontaires. Nous avons été envoyés en Artsakh avec un détachement de volontaires. Nous savions déjà que les Azéris avaient pris Mataghis le 29 septembre. Le 1^{er} octobre, les volontaires furent chargés de contre-attaquer à Mataghis. Une bataille inégale s'engagea. Nous fûmes obligés de battre en retraite. Nous nous battions à 6 contre 300 pour que 70 personnes puissent se replier en toute sécurité.

Nos troupes se repliaient. Nous n'étions plus que huit, tous blessés. Ne pouvant plus marcher, nous restâmes là-bas, dans le sous-sol de la caserne. Le 6 octobre, un premier groupe d'Azéris est entré dans la ville. Nous pensions qu'ils étaient arméniens car ils parlaient le dialecte de l'Artsakh. Nous sommes alors sortis du sous-sol. À notre vue, ils s'enfuirent. Nous nous sommes battus contre eux et avons réussi à conserver Mataghis avec huit personnes pendant 20 jours. Les Azéris ne savaient pas que nous étions seulement huit. Ils pensaient que nous étions plus nombreux. Nous avons été assiégés pendant 20 jours durant lesquels ils essayèrent à plusieurs reprises de nous faire sortir du sous-sol, sans y parvenir. C'est alors qu'ils ont eu recours aux lance-roquettes « Grad » et que nous avons été blessés.

Le 22 octobre, nous avons été capturés par leurs forces spéciales. Lorsque nous sommes sortis du sous-sol, nous étions blessés, saignés à blanc, sans espoir de survie. Nous nous sommes dit « voyons la lumière du jour, avant de mourir ». On nous a tous alignés et intimé l'ordre de crier « Karabagh Azerbaïdjan ». Nous nous dîmes que nous ne le ferions pas puisque, de toute façon, nous allions mourir. Ils nous répondirent que si nous ne le faisons pas, ils exécuteraient notre voisin. Dans

ces conditions, qui aurait résisté ? Nous avons commencé à crier tout en pensant qu'ils finiraient par nous tuer.

Leur commandant était Ukrainien. Il nous dit : « Vous devriez le faire, c'est la réponse au slogan de votre Premier ministre Nikol Pachinian, l'Artsakh, c'est l'Arménie, un point, c'est tout ». Ils nous emmenèrent à Talish où nous avons été jetés dans une fosse, filmés et la vidéo diffusée sur le Net. Le commandant turc y déclarait qu'ils étaient disposés à nous renvoyer immédiatement chez nous si nous acceptions de libérer les deux. Nos familles avaient appris le 22 octobre que nous avions été faits prisonniers. Ils avaient vu la vidéo.

On nous a transférés à la police militaire de Bakou où nous avons été battus et torturés, les mains liées dans le dos. Mes mains étaient enchaînées au tuyau d'un radiateur. Ils me battirent si violemment que la chaîne se brisa et pénétra dans mon bras, sectionnant mes veines. Un flaque de sang s'étalait autour de moi. J'ai alors pensé que je mourrai avant l'aube. Après cela, je n'ai plus été battu pendant trois jours. Pendant ces trois jours, nous avons été filmés par la chaîne de Télévision azerbaïdjanaise CBC (2).

Puis, nous avons été conduits à la Sécurité nationale de l'Azerbaïdjan où on avait pour habitude de battre les gens du seul fait qu'ils étaient Arméniens. Nous hurlions : « Je suis Arménien, je suis chrétien ». Je tenais à la main une croix en bois que j'avais confectionnée lorsque nous étions assiégés. Ils voulaient me forcer à la jeter, mais ils n'y parvinrent pas. Ils me demandèrent si j'étais actif sur les réseaux sociaux. Je leur dis que non. Ils me répondirent : « Alors c'est que tu es un employé du Service national de Sécurité ». Si les autres étaient battus 10 fois par jour, moi, je l'étais 25 fois. Ils me battaient y compris lorsque je dormais. Ils m'aspergeaient d'eau, m'infligeaient des chocs électriques afin de me réveiller lorsque je m'évanouissais pour à nouveau me battre. Ils nous ont tellement frappés à l'aide de tuyaux et de câbles de différents calibres que nous en étions bleus de la tête aux pieds. Nous restâmes dans cet état durant 4 ou 5 jours. Ils avaient tellement peur des Arméniens que lorsqu'ils entraient dans une cellule pour nous battre, ils nous liaient les bras et les jambes et une personne nous tenait en joue avec une arme. J'étais battu par cinq personnes à la fois.

Puis ils m'ont emmené en prison où j'ai encore été battu. La Croix-Rouge nous a rendu visite une fois en prison. Nous étions six dans une cellule. Sur mon corps on pouvait voir toutes les couleurs possibles sauf celle de ma chair. Mais nous avons compris que nous ne devons pas leur dire la vérité, même s'ils savaient que nous avions été battus. La personne qui nous rendait visite était une femme. Elle nous avait apporté des friandises, des produits d'hygiène. Nous étions heureux comme des enfants. Ils demandèrent à chacun d'entre nous un numéro de téléphone. Ils appelèrent nos proches pour leur dire qu'ils nous avaient vus. Nous espérions que nous allions rentrer. » Ce fut chose faite le 14 décembre.

Propos recueillis par Sara Petrosyan pour Nouvelles d'Arménie Magazine
Traduit de l'arménien par Sahag Sukiasyan

par **Ara Toranian le samedi 1er mai 2021**© armenews.com 2021

